

NOTES DU CHANT TROISIEME.

¹ Les vers qui ouvrent ce chant n'ont peut-être pas grand rapport avec le reste de l'ouvrage : ils appartiennent à un poème imprimé (mais non publié), et ont été écrits dans le printemps de 1814. Le lecteur m'excusera, s'il le peut. — B. (Ces vers forment le début de la *Malédiction de Minerve*.)

² Le *comboloto*, ou rosaire mahométan, se compose de quatre-vingt-dix-neuf grains.

³ C'est l'habitude dans le Levant de jeter des fleurs sur le corps de ceux qui viennent d'expirer, et de placer un bouquet de roses dans la main des jeunes femmes.

⁴ Ce paragraphe ne se trouve pas dans le manuscrit original.

NAPOLÉON BONAPARTE.

« Expense Annibalem, — quot libras in duce summe
Inventes? » JUVÉNAL, sat. X.

« L'empereur Népos fut reconnu par le sénat, par les Italiens et par les provinces des Gaules. On célébra hautement ses vertus morales et ses talents guerriers, et ceux dont son gouvernement servait les intérêts annoncèrent en style prophétique le rétablissement de la félicité publique.

.....

« Par sa hontuse abdication, il prolongea sa vie de quelques années dans une position ambiguë qui tenait de l'empereur et de l'exilé, jusqu'à ce que... » GIBSON, *Décad. des Rom.*, vol. VI, p. 220.

I.

C'en est donc fait! — Hier encore tu étais roi, et tu faisais la guerre aux rois; — et maintenant tu es quelque chose qui n'a point de nom, tant est grand ton abaissement. — Et néanmoins tu vis! Est-ce là l'homme aux mille trônes, qui semait la terre des ossements de ses ennemis? Comment peut-il ainsi se survivre à lui-même? Depuis l'ange rebelle faussement nommé l'Étoile de l'aurore, nul homme, nul démon n'est tombé de si haut.

II.

Insensé! pourquoi fus-tu le fléau de tes semblables qui fléchissaient si humblement le genou devant toi? Devenu aveugle à force de concentrer ta vue sur toi seul, tu dessilas les yeux du reste des hommes. Doué d'une force incontestée, — de la puissance de sauver, — une tombe est le seul présent que tu aies fait à ceux qui t'adoraient, et il a fallu ta chute pour apprendre aux hommes combien dans l'ambition il y a de petitesse.

III.

Merci de cette leçon; — elle sera plus instructive pour les guerriers à venir que tout ce qu'une philosophie superbe a vainement prêché et prêchera. Il est brisé sans retour,

ce charme dont l'esprit des hommes était fasciné, qui leur faisait adorer ces idoles du sabre, au front d'airain, aux pieds d'argile.

IV.

Le triomphe, la vanité, les joies de la bataille, — la voix de la victoire, cette voix qui fait trembler la terre et qui était l'âme de ta vie; l'épée, le sceptre, cette domination irrésistiblement imposée à l'homme, — tout cela est brisé! — Ténébreux génie! à quel supplice délirant doit être livrée ta mémoire!

V.

Le désolateur désolé! le vainqueur renversé! l'arbitre de la destinée des autres suppliant pour la sienne! Est-ce un reste d'espérance impériale qui t'aide à supporter avec calme un tel changement, ou serait-ce la crainte de la mort? Mourir souverain — ou vivre esclave! — Ton choix est ignoblement courageux.

VI.

Celui qui jadis voulut fendre avec ses mains le tronc d'un chêne ne songeait pas à l'étreinte qui l'attendait. Que se passa-t-il en lui lorsque, enchaîné à l'arbre qu'il avait voulu rompre, — seul, — il promena autour de lui ses regards? Abusant de ta force, tu as agi avec la même imprudence que lui, et ton sort a été plus funeste : il mourut déchiré par les bêtes féroces; mais toi, tu es condamné à dévorer ton propre cœur.

VII.

Le Romain, quand son cœur brûlant eut étanché sa soif dans le sang de Rome, jeta son poignard, et, dans sa grandeur sauvage, il osa reprendre le chemin de sa demeure; il l'osa, méprisant du fond de son âme des hommes qui avaient subi un tel joug et avaient souffert que son pouvoir se terminât ainsi. Abdiquer de lui-même une puissance que lui seul avait élevée, ce fut là toute sa gloire.

VIII.

L'Espagnol, quand la passion du pouvoir eut perdu son charme excitant, échangea des couronnes contre des cha-

pelets, un empire contre une cellule; exact à compter les grains de son rosaire, subtil à argumenter sur la foi, sa folie se donna carrière. Pourtant, mieux eût valu pour lui qu'il n'eût jamais connu ni la chapelle d'un bigot, ni le trône d'un despote.

IX.

Mais toi, — c'est forcément que la foudre est arrachée à ta main. Trop tard tu quittes ce haut pouvoir auquel s'attachait ta faiblesse; tout mauvais génie que tu es, c'est un spectacle qui contriste le cœur que de voir les cordes du tien ainsi détendues, de penser que le monde, ce noble ouvrage de Dieu, a servi de marchepied à une créature aussi vile.

X.

Et la terre a versé son sang pour celui qui est aussi avare du sien! Et les monarques ont fléchi devant lui un genou tremblant et l'ont remercié de leur avoir conservé leurs trônes! O liberté! combien tu nous es chère quand nous voyons tes plus puissants ennemis se montrer si pusillanimes! Oh! puissent les tyrans ne jamais laisser après eux un nom plus brillant pour égarer le genre humain!

XI.

Tes actes funestes sont écrits dans le sang, et n'y sont point écrits en vain. — Tes triomphes nous disent une gloire qui n'est plus, et en font seulement ressortir les taches. Si tu étais mort comme meurent les gens d'honneur, un nouveau Napoléon pourrait s'élever encore, à la honte de l'humanité; — mais qui voudrait planer à la hauteur du soleil pour se coucher dans une nuit aussi obscure?

XII.

Mise dans la balance, la cendre du héros ne pèse pas plus que l'argile vulgaire. Il est juste, ô mort! le niveau que tu étends sur tout ce qui expire; et pourtant il semble qu'une étincelle plus noble devrait animer ces vivantes grandeurs qui nous éblouissent et nous effraient, et que le Mépris ne devrait pas se jouer ainsi des conquérants de la terre.

XIII.

Et cette femme, fleur affligée de l'orgueilleuse Autriche,

celle qui est encore ton impériale épouse, comment son cœur a-t-il soutenu cette douloureuse épreuve? est-elle demeurée à tes côtés? doit-elle aussi courber le front? doit-elle partager ton tardif repentir, ton long désespoir, ô homicide découronné? Si elle t'aime encore, garde précieusement ce joyau, il vaut à lui seul ton diadème disparu ¹.

XIV.

Hâte-toi de te rendre dans ton île sombre, et regarde la mer; cet élément peut te voir sourire, — il n'a jamais connu ton joug; ou bien promène-toi sur la plage, et que ta main oisive écrive sur le sable que maintenant la terre aussi est libre, que le pédagogue de Corinthe t'a transmis sa destinée ².

XV.

Nouveau Timour! enfermé dans la cage de son captif ³, quelles pensées vont t'occuper dans ta prison? Une seule: « Le monde fut à moi! » A moins qu'à l'exemple du roi de Babylone tu n'aies perdu la raison en même temps que le sceptre, la vie ne pourra contenir longtemps cet esprit dont le vol s'étendit si loin, si longtemps obéi, — si peu digne de l'être.

XVI.

Ou, pareil à celui qui déroba le feu du ciel ⁴, te verra-t-on opposer au malheur un front intrépide, et, impardonné comme lui, partager son voutour et son rocher? Condamné par la justice de Dieu, — maudit par l'homme, ton dernier acte, bien qu'il ne soit pas le pire, excite la raillerie de Satan; lui, du moins, dans sa chute il garda son orgueil, et s'il eût été mortel, il serait mort avec fierté.

XVII.

Il fut un jour, — il fut une heure où la terre était à la France, — la France à toi, — où l'abdication volontaire de cet immense pouvoir t'eût conféré une gloire plus pure que celle qui s'attache au nom de Marengo, et eût jeté sur ta fin un éclat radieux dans le long crépuscule des âges, malgré quelques nuages de crime.

XVIII.

Mais il faut absolument que tu sois roi et que tu revêtes la pourpre, comme si ce vêtement puéril pouvait, dans ton cœur, étouffer le souvenir. Où est-il ce costume fané? où sont les colifichets que tu aimais à porter, l'étoile, — le cordon, — le cimier? Orgueilleux! enfant gâté de l'empire! dis-moi, t'a-t-on enlevé tous tes joujoux?

XIX.

En est-il un seul parmi les grands de la terre sur lequel l'œil fatigué puisse se reposer, qui, sans briller d'une coupable gloire, n'offre pas matière au mépris? Oui, il en est un, — le premier, le dernier, — le meilleur, le Cincinnatus de l'Occident, celui que l'Envie n'osait haïr, celui qui a légué à la postérité le nom de Washington, pour faire rougir l'homme de cette exception solitaire ⁵.

NOTES.

¹ On sait que le comte Neipperg, gentilhomme de la suite de l'empereur d'Autriche, qui fut présenté pour la première fois à Marie-Louise quelques jours après l'abdication de Napoléon, devint dans la suite son chambellan, puis son mari. Il était, dit-on, fort laid. Le comte est mort en 1851.

² Denys le jeune, qui passe pour avoir été encore un plus grand tyran que son père, ayant été banni à deux reprises de Syracuse, se retira à Corinthe, où il fut obligé de se faire maître d'école pour gagner sa vie.

³ La cage où fut enfermé Bajazet par ordre de Timour.

⁴ Prométhée.

⁵ Quelques jours après avoir achevé l'*Ode à Napoléon Bonaparte*, lord Byron prit la résolution la plus bizarre qui puisse jamais entrer dans la tête d'un homme célèbre. Révolté de la violence avec laquelle ses ennemis, non contents de noircir sa moralité et sa vie privée, affectaient de déprécier son talent; mortifié de voir que ses amis eux-mêmes craignaient que ces calomnies sans cesse renouvelées n'eussent un jour quelque influence sur le jugement de la postérité, il prit la résolution, non seulement de ne plus rien imprimer à l'avenir, mais de détruire tout ce qu'il avait imprimé. Dans ce but, le 29 avril il écrivit à son libraire en lui envoyant un mandat sur son banquier. « Il est inutile, » ajoutait-il, « de justifier ma conduite; mon seul motif, c'est que cela me plaît, et il ne s'agit pas de choses assez importantes pour que j'aie besoin de m'expliquer davantage. » Cependant M. Murray ayant fait un appel à son bon naturel et à son bon sens,

il répondit quarante-huit heures après : « Si votre note est sérieuse et que cela vous causât réellement du dommage, il y a un moyen bien simple de tout terminer ; déchirez mon mandat : c'est très sérieusement que je désire supprimer tous mes ouvrages ; mais je ne voudrais nuire à qui que ce fût, et surtout à vous. »

L'extrait suivant de ses tablettes reproduit la situation d'esprit de lord Byron à cette époque : « M. Murray a eu une lettre de son confrère, libraire à Édimbourg, qui lui dit qu'il est bien heureux d'avoir un pareil poète, comme on dirait un cheval de charge, un âne ou quelque autre objet, absolument comme M. Packwood, qui répondait à une demande de l'*Ode sur les Rasoirs* : « Oui, certes, nous avons un poète à notre service. » Le même illustre libraire écossais envoya l'autre jour une commande de livres de poésie et de livres de cuisine, avec cet agréable post-scriptum : « Le *Harold* et la *Cuisinière* sont beaucoup demandés. » Voilà la gloire ! C'est comme si l'on partageait les acheteurs entre Hannah Glasse et Hannah More. »

« 17 mars. J'ai lu les *Disputes littéraires*, un nouvel ouvrage du savant et amusant d'Israëli. C'est une secte colère, et je désire fort en être dehors. — Je n'irai certainement pas avec eux dans Coventry. — Pourquoi diable aussi me suis-je fait écrivain ? Il est trop tard d'en rechercher les motifs, et tous les regrets sont en pure perte ; mais si c'était à recommencer — je recommencerais à écrire probablement. Telle est la nature humaine, au moins la mienne. Cependant j'aurais meilleure opinion de moi si je m'arrêtais maintenant. Si j'avais une femme et que cette femme eût un fils, je m'efforcerais de lui donner les goûts et les occupations les plus anti-poétiques ; j'en ferais un avocat ou un pirate, je ne sais quoi enfin, excepté un poète. S'il venait à écrire, je serais sûr alors que ce n'est pas mon fils, et je le déshériterais. »

« 17 avril. Je n'écrirai plus sur mes tablettes, et pour m'empêcher de retomber dans cette faute, je déchire le reste des pages blanches. O malheureux que je suis ! je deviendrai fou. »

Ces passages sont extraits des tablettes de mars et d'avril. Dans les derniers jours de mai il commença à écrire *Lara*, qui est regardé comme la suite du *Corsaire*. *Lara* fut publié sous le voile de l'anonyme dans le même volume que l'élégant poème de Rogers, *Jacqueline*. Ce rapprochement bizarre de deux ouvrages qui n'ont ensemble aucun point de ressemblance, donna lieu à plusieurs plaisanteries. — « Que pensez-vous, dit Byron dans une de ses lettres, de *Jacqy* et de *Larry* ? Un de mes amis lisait *Larry* et *Jacqy* dans la diligence de Brighton. Un voyageur, ayant pris le livre, demanda qui était l'auteur. Il lui fut répondu qu'ils étaient deux. — « Ah ! une association ? quelque chose dans le genre de Sternhold et Hopkins ? » — N'est-ce pas là une excellente remarque ? Je serais désolé d'avoir échappé à la naïve comparaison *Arcades ambo et cantare pares*. »

LARA.

CHANT PREMIER.

I.

Les vassaux¹ se réjouissent dans le vaste domaine de Lara, et l'esclavage a presque oublié sa chaîne féodale ; le maître qu'ils n'espéraient plus revoir, mais qu'ils n'avaient point oublié, de son long et volontaire exil est enfin de retour : au château qui s'anime, les visages sont rians ; les coupes sont sur la table ; les bannières flottent sur les créneaux ; le foyer se rallume et réfléchit sur les vitraux peints sa flamme hospitalière ; de gais convives font cercle autour de l'âtre ; leur joie se peint dans leurs yeux et s'exhale en bruyants éclats.

II.

Le seigneur de Lara est de retour ; et pourquoi Lara avait-il traversé les mers ? Après la mort de son père, trop jeune encore pour apprécier une telle perte, il s'était vu maître de lui-même ; héritage de douleur, redoutable empire que le cœur humain n'exerce qu'au prix de son repos ! — Sans avoir personne qui contrôlât ses actions, ou lui signalât, quand il en était temps encore, les mille sentiers qui conduisent au crime, c'est dans la fougue du jeune âge, et lorsqu'il avait le plus besoin d'être commandé, que Lara fut appelé à commander aux autres. Il est inutile de suivre sa jeunesse dans tous les détours de sa carrière ; la lice qu'avait parcourue sa destinée inquiète avait été courte, mais pourtant assez longue pour le laisser à demi brisé.

III.

Et Lara avait, jeune encore, quitté son pays natal ; mais depuis le moment où, pour la dernière fois, il avait agité sa main en signe d'adieu, on avait peu à peu perdu sa trace, jusqu'à ce qu'enfin son souvenir dans le cœur de tous s'était presque éteint. Son père était mort, et tout ce que les vassaux de Lara savaient de lui, c'est qu'il était absent ; privés